Document generated on 04/25/2024 3:50 a.m.

Vie des arts

Vie des arts

Livres

Volume 50, Number 201, Winter 2005–2006

URI: https://id.erudit.org/iderudit/52579ac

See table of contents

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)
1923-3183 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(2005). Review of [Livres]. *Vie des arts*, *50*(201), 62–63.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

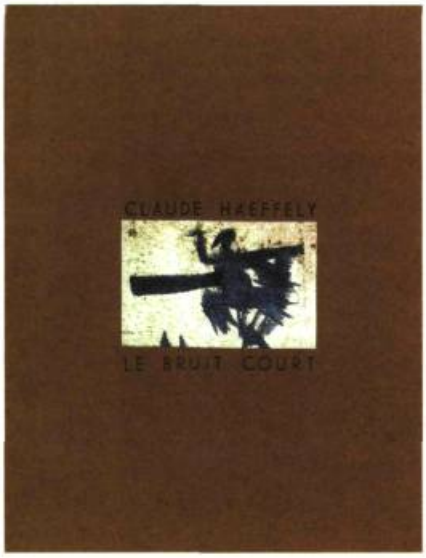
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



LES TRIBULATIONS D'UN JEUNE HOMME DE 78 ANS

LE BRUIT COURT

Claude Haeffely
Récit, 2005
Atelier du cœur noir, Montréal
Reliure : La Tranchefile
Format : 21,5 x 28 cm ; 388 pages ;
43 dessins de l'auteur
Prix : 80 $

À l'instar de Brigitte Bardot à qui l'on avait demandé « Quel est le plus beau jour de votre vie ? » Claude Haeffely pourrait répondre : « Une nuit ». Ce serait *La Nuit de la poésie*, bien sûr. Entre tous ceux qu'il a conçus et organisés, cet événement reste sans doute celui qui aura le plus marqué sa carrière d'animateur culturel et l'un de ceux qui constituent un moment historique du Québec littéraire moderne. C'était la nuit du vendredi 29 au samedi 30 mars 1970. Ce soir-là, fuyant l'avalanche des éloges, il s'est envolé pour Paris avec une Hélène à son bras. Ainsi nul ne pourra jamais l'accuser d'avoir tiré pour lui-même quelque profit de cet épisode inoubliable.

Toute sa vie, qu'il raconte dans *Le bruit court*, est un peu à l'image de cette nuit de la poésie. Une vie ponctuée d'idées éblouissantes, hélas, la plupart du temps, sans lendemain. Voilà ce que Claude Haeffely confie à un lecteur imaginaire dans une sorte de longue lettre de près de 400 pages (reproduite à 70 exemplaires seulement) calligraphiée d'une écriture ample et appliquée et rehaussée de dessins. Cette lettre se lit comme un roman picaresque où l'éternel et increvable jeune héros adopte la posture du poète mais enfile des habits que les rôles du théâtre souvent cruel qu'est la vie le forcent à porter : imprimeur, portefaix, graphiste, correcteur d'épreuves, ethnologue, éditeur, représentant pharmaceutique, valet de chambre, vendeur de dictionnaires et de casseroles en acier inoxydable, cultivateur de fraises, serveur, galeriste, rédacteur en chef de la revue *Culture vivante*, épistolier, téléphoniste, cinéaste, animateur culturel, fonctionnaire, conservateur, documentariste…

Cependant, les mésaventures qui se succèdent ne sont pas toutes à mettre au compte de l'inexpérience ou de l'étourderie du héros de l'histoire. Non. S'il croise des poètes qui deviendront ses amis (Gaston Miron, Roland Giguère, Jacques Brault, Olivier Marchand, Gilles Hénault, Michel Van Schendel et beaucoup d'autres), ainsi que de nombreux artistes (cinéastes, photographes, peintres, graveurs), il doit néanmoins composer avec des filous, des atrabilaires, des cohortes de petits chefs incompétents, des emmerdeurs de tout acabit en France, aux États-Unis et au Québec où il a débarqué en 1953. L'ennui c'est que ces personnes disposent d'un pouvoir de décision politique, financier, administratif. Alors, en marge de ses tribulations personnelles, Claude Haeffely épingle gentiment quelques-uns des responsables culturels auxquels il s'est heurté quand il était fonctionnaire. À ce sujet, *Le bruit court* représente un témoignage de première main sur le Québec culturel de la seconde moitié du XXe siècle.

Devant les belles occasions manquées et dont il a souvent fait les frais, Claude Haeffely se contente aujourd'hui de hausser les épaules. Auteur d'une quinzaine de livres, la plupart édités avec le concours d'artistes (Anne Kahanne, Gérard Tremblay, Michèle Cournoyer, Kittie Bruneau, Monique Dussault, Antoine Pentsch, Roland Giguère), Claude Haeffely est aussi le maître d'œuvre de très nombreux carnets offerts, au fil des années, à ses amis (une exposition a eu lieu à La Tranchefile en 1994). Et puis, ses lettres fabuleusement loufoques mériteraient d'être réunies ; elles mettent en scène des personnages truculents et fourmillent de trouvailles littéraires : on en aura une petite idée dans les divers entractes qui jalonnent *Le bruit court*. En attendant qu'elles soient rassemblées, si elles le sont jamais un jour, il serait judicieux qu'un éditeur se charge d'imprimer *Le bruit court* dans un format plus pratique que celui d'un gros cahier aux pages calligraphiées.

Si l'on dit couramment de la musique de Mozart qu'elle cache « un sourire à travers les larmes », eh bien, l'on peut affirmer que l'écriture de Claude Haeffely recèle « le fou rire à travers les larmes ».

Bernard Lévy

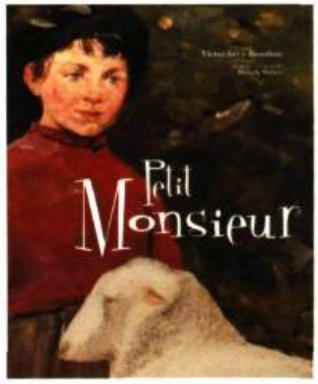
À lire de Claude Haeffely :
Le petit théâtre de Minuit Jules : contes (Montréal : 42e parallèle, 2004. 122 pages illustrées)
La pointe du vent (Montréal : Éditions de l'Hexagone, 1982. 221 pages ; illustrations)

UN PETIT MONSIEUR DE MYSTÈRE ET DE SORCELLERIE

PETIT MONSIEUR

Victor-Lévy Beaulieu
Illustré à partir des tableaux d'Horatio Walker
Musée national des beaux-arts du Québec, 2005, 48 pages
Prix : 21,95 $

Depuis 1998, le Musée national des beaux-arts du Québec publie une série de livres pour enfants inspirée d'œuvres d'artistes québécois d'hier et d'aujourd'hui. Cette année, les paysages bucoliques et champêtres du peintre Horatio Walker ont servi de toile de fond au romancier, dramaturge et essayiste Victor-Lévy Beaulieu pour écrire « *Petit Monsieur* ». Il y raconte l'aventure d'une petite fille et de son papa qui redécouvrent comment on vivait dans « l'ancien temps », à la charnière des XIXe et XXe siècles, à Sainte-Pétronille, sur l'île d'Orléans. Cet ancien temps constitué des couleurs et des odeurs de la ferme : le cocorico du coq, la traite des vaches, les grands-pères qui scient du bois et les couchers de soleil qui tombent dans le fleuve. Celle que le papa appelle tout simplement « *Fille* » reçoit des vêtements d'autrefois (longue jupe brune, béret et bottes sauvages) en cadeau d'anniversaire. En les enfilant, elle s'autorise, en compagnie de son père, à retourner comme par magie dans le temps passé. Au-delà d'une certaine nostalgie, le récit raconte des scènes touchantes comme celle où la fillette adopte un agnelet, *Petit Monsieur*, abandonné par la maman brebis (clin d'œil au *Petit Prince* de Saint-Exupéry). Le récit de Victor-Lévy Beaulieu est empreint de cette beauté particulière à l'univers champêtre d'autrefois : gestes lents et patients des personnages, lumière des blés dorés, magie et mystère d'une sorcellerie rurale. Illustré de 22 œuvres de Horatio Walker puisées à même la collection du Musée, *Petit Monsieur* raconte dans une langue vivante



la relation de tendresse qui unit un père et sa fille en s'appuyant sur des scènes d'un siècle révolu où l'on avait encore le temps d'observer une brebis mettre bas.

Sur les traces des peintres de l'école de Barbizon, le peintre ontarien Horacio Walker (1858-1938) réalisa quantité de dessins et de toiles qui témoignent de sa passion pour la vie à la campagne. Il ouvrit son studio à New York en 1878. En 1884, il s'acheta une maison à Sainte-Pétronille où il séjourna tous les étés observant la vie quotidienne des paysans.

La série du Musée comprend également des contes d'après les œuvres de : Alfred Pellan (*Le cueilleur d'histoires*, de Sonia Sarfati), Jean Dallaire (*Le voyage d'Olivier*, de Chrystine Brouillet), Jean-Paul Lemieux (*Un héros pour Hildegarde*, de Chrystine Brouillet), Jean-Paul Riopelle (*Songo et la liberté* de Gilles Vigneault), Marc-Aurèle Fortin (*L'enfant dans les arbres*, de Francine Ruel) et Jean-Baptiste Côté (*Joséphine et le vieux sculpteur*, de John R. Porter).

Marie Ginette Bouchard

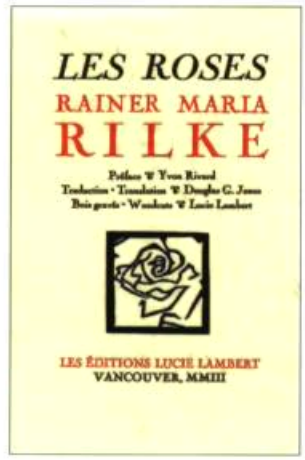
LES ROSES

Rainer Maria Rilke
Les Éditions Lucie Lambert
Vancouver, 2003

AU CŒUR DU BOIS

Jacques Brault et E.D. Blodgett
Les Éditions Lucie Lambert,
Vancouver, 2005.

Pour son dixième livre d'artiste depuis 1976, Lucie Lambert avait choisi de proposer une réédition (bilingue) du dernier recueil de Rainer Marie Rilke, *Les Roses*, écrit en français peu de temps avant sa mort en 1926, et publié l'année suivante avec une préface de Paul Valéry. « On ne raconte pas la réalisation d'un beau livre : le choix maniaque du papier, la sélection scrupuleuse de la typographie, le soin apporté à la maquette. L'exigence, le souci de la



perfection dominent cette épreuve de bout en bout. », note avec pertinence l'auteur d'une récente biographie de René Char. Pour parler de cette réalisation de Lucie Lambert, il faut évidemment noter aussi les vingt-sept gravures de l'artiste, l'importante préface d'Yvon Rivard, la traduction anglaise des poèmes par Douglas G. Jones, et l'emboîtage du maître relieur Pierre Ouvrard.

Les vingt-quatre courts poèmes de Rilke célèbrent les caractéristiques et les attributs de la rose sur le ton de l'intimisme et de la confidence, où l'économie de moyens ne sert que davantage la puissance d'évocation : « Une rose seule, c'est toutes les roses/et celle-ci : l'irremplaçable,/le parfait, le souple vocable/encadré par le texte des choses. » (VI). L'interpellation vient parfois amorcer un dialogue qui restera toujours à sens unique : « Dis-moi, rose, d'où vient/qu'en toi-même enclose,/ta lente essence impose/à cet espace en prose/tous ces transports aériens ? » (XX). Au fil d'un long envoûtement face à l'œuvre de Rilke, Yvon Rivard, dans une préface lumineuse et lucide, revient sur son propre parcours d'une quête d'absolu sur fond de solitude, ces « exils volontaires » où il a fui pour tenter de se trouver, d'aborder à « une façon de vivre (...) simplement au plus près des choses et des êtres ». Cheminement qui va d'une révolte contre la fascination éprouvée à la lecture de Rilke, dans sa soif insensée d'une purification, d'une réconciliation du fini et de l'infini à travers l'angoisse de la solitude recherchée; et qui s'achève dans un retour inconditionnel, dans une adhésion sereine aux visées austères du poète autrichien.

Pour la première fois depuis qu'elle réalise des livres d'artistes, Lucie Lambert a gravé ses roses à partir de poèmes existant déjà, alors que jusqu'à présent, les auteurs auxquels elle faisait appel devaient écrire au regard des gravures qu'elle leur proposait. Ses variations sur l'image de la rose sont en parfaite concordance avec le dépouillement de l'écriture de Rilke. Imprimé à la main, à Montréal, par Martin Dufour, sur papier japonais nacré, le livre se présente comme une suite de 26 feuillets pliés réunis dans un boîtier de Pierre Ouvrard. Tiré à 63 exemplaires numérotés, dont 24 de tête avec boîtiers en suède de chèvre, 33 exemplaires réguliers aux boîtiers en tissu japonais, et 6 exemplaires hors-commerce, cette nouvelle réalisation de Lucie Lambert est incontestablement à la hauteur de ses ouvrages précédents et de sa réputation d'artiste aussi intègre qu'exigeante.

Elle se remet à la tâche pour éditer, en 2005, *Au cœur du bois* : onze brefs poèmes de Jacques Brault et onze de E.D. Blodgett inspirés d'autant de bois gravés de Lucie Lambert elle-même. Les gravures donnent à voir des bouquets frémissant de rameaux et de branches, entraînant l'œil dans des futaies, ou dans des taillis, des sous-bois, des enchevêtrements plus ou moins complexes et ramifiés, avec des textures comme flammées, ondoyantes. À travers ces feuillages abstraits, comme des chevelures liquides, poudroie un « soleil végétal » qui éclaire comme de l'intérieur ces forêts enchantées. Ces planches nous invitent à pénétrer, très précisément, au cœur du bois, dans la substance même du support gravé par l'artiste. Et ce voyage est redoublé par le pouvoir d'évocation des poèmes issus des gravures, qui dressent un paysage d'arbres et de forêts, mais aussi de naissance et de vie, dans la profondeur de l'ombre, plus loin qu'un monde d'avant qui a disparu. Les deux poètes, à leur tour, nous entraînent dans la respiration du vent dans les herbages, au cœur de la nuit, au cœur de la pluie, nous invitant à parcourir des étendues incertaines, entre temps et espace. Les épigraphes de Chrétien de Troyes et de Dante indiquaient déjà le chemin qui s'ouvrait sous nos yeux : « Et la nuit et le bois lui font/Grand ennui et plus lui ennuie/Que le bois et la nuit, la pluie ». Et Dante : « Or mes pas, bien que lents, m'avaient déjà porté/Dans l'antique forêt assez loin pour ne plus/Reconnaître par où j'y avais pénétré ». C'est ce double programme qui se déploie dans la suite de gravures et dans les mots des deux poètes, respirant du même souffle, au rythme d'un mouvement similaire.

Tiré à quarante exemplaires, ce onzième livre d'artiste de Lucie Lambert est imprimé sur papier japonais Obonai, les poèmes ont été composés à la main en Nicolas Cochin corps 18 et imprimés par Martin Dufour. Le coffret (en cuir pour les onze exemplaires de tête barrés d'une latte de bois exotique, en tissu japonais pour les autres) a été conçu et réalisé par Pierre Ouvrard, et les exemplaires de tête sont fermés d'un outil en métal forgé par la graveure. Ouvrage précieux, tout comme les précédents, *Au cœur du bois* est le résultat de collaborations extrêmement attentives, et plus encore, le fruit d'une passion intimement partagée par tous ceux qui y ont travaillé. Comme pour la plupart de ses livres antérieurs, l'inspiration première demeure une grande proximité avec la nature (bestiaires, fruits, eau, air, nuages, bois...) qui prend forme sous nos yeux, dans des images gravées et écrites d'un même élan créateur.

Jean-Pierre Duquette